

En toute invraisemblance

Assise dans ce TGV qui me descend à toute vitesse dans le Midi, j'égrène lentement les heures, les minutes, pensive.

Toi et moi, là, blottis l'un contre l'autre... Très peu de monde dans la rame, silence apaisant. Je te laisse somnoler.

Sur ma tablette, je regarde à peine cet insipide roman psychologique – 521 pages. Il ne m'intéresse pas. Depuis le départ, je n'en ai lu que trois pages. Il git là, ouvert, à l'agonie...

Un passager titube dans l'allée, me frôle. Des feuillets du roman s'amuse avec le léger mouvement d'air et semblent s'impatiser. Soudain, une page se tourne, une autre plus rapidement, des mots audacieux et espiègles s'animent, tournent, virevoltent, s'échappent, enhardis, ivres de liberté : *tourbillon, évasion, joie, découverte, ouverture...*

Au loin, mon regard bleuté caresse les sommets des Alpes. Mes pensées glissent et rebondissent paresseusement, ici et là. Et je regarde ma vie... comme une intruse, curieuse et surprise.

Dire que j'ai passé ma vie à voyager. Pendant trois décennies, je n'ai cessé de parcourir l'Afrique, du Nord au Sud, d'Ouest en Est. J'ai traversé tant de pays hors des sentiers battus et des sites touristiques. J'ai aussi séjourné dans quelques pays, longtemps.

Quand je prends le temps de poser un regard sur tous ces voyages, j'ai vraiment vécu des aventures singulières. Au Congo, j'ai évolué dans la forêt équatoriale auprès de pygmées. J'ai franchi la ligne de l'Equateur, le corps déchiré entre l'hémisphère nord et l'hémisphère sud... Au Burkina Faso, j'ai traversé des savanes quasi désertiques hantées de centaines de zébus squelettiques, formant des troupeaux fantômes à perte de vue. En Mauritanie, j'ai erré dans l'immensité des déserts de sable orangé...

Dans tous ces pays, j'ai vécu dans des lieux si différents : dans des villes surpeuplées et anarchiques où le pire des bidonvilles jurait avec les immeubles modernes et climatisés ; j'ai habité dans des villages rudimentaires mais paisibles, aux rues inondées à la moindre pluie. J'ai même côtoyé le silence morbide des camps de réfugiés.

Pour se déplacer, quoi de plus agréable qu'une voiture... même si, en 4x4 sur des pistes complètement défoncées, à pied, on allait plus vite. J'ai été secouée sur des charrettes, comme des billes dans la poche d'un gamin. J'ai traversé des rivières sur des ponts inexistant, j'ai pris de tout petits avions et même un hélicoptère pour rejoindre des villes coupées du monde, dans la forêt équatoriale. Je me suis déplacée en pirogue sur des fleuves, le Sénégal, le Congo.

J'ai logé dans des maisons en terre battue, bien fraîches, j'ai dormi à même le sol dans des cases en paille. J'ai même dû abandonner des villas majestueuses, par peur de passer à travers leurs planchers pourris par l'humidité forestière et tout ça, pour cuire dans la fournaise de maisons en béton, couvertes de tôles ondulées.

J'ai vécu parfois sans eau courante, sans toilettes, sans électricité...

En m'arrêtant un instant sur ces expériences parfois étonnantes, je m'interroge sur le sens de tout cela. Voyager, c'est évidemment découvrir de nouveaux paysages et d'autres conditions de vie. C'est expérimenter parfois l'insolite. Mais au-delà du dépaysement et de la rupture avec le quotidien, c'est aussi

rencontrer des hommes et des femmes, qui cheminent différemment dans leur vie, avec des spiritualités différentes. Ces personnes croisées sur mon chemin de vie m'ont appris qu'une relation à l'autre plus humaine, plus chaleureuse, est possible. Se saluer longuement avant d'évoquer l'objet de sa visite. Prendre le temps de la relation, de la rencontre.

Et ces congolais du Kivu, quotidiennement menacés de mort par la guerre et qui, dès qu'ils se rencontraient, riaient à gorges déployées à n'en plus finir. Ou comment être plus fort que tout, même de la mort.

Et ces cadavres, dans leur cercueil, en procession vers leur dernière demeure et qui imposaient leur lieu de sépulture, là, au bord du chemin, près du village et surtout, loin du cimetière. D'autres mondes, visibles et invisibles, se côtoient, s'apprivoisent, cohabitent là où d'autres les renvoient vers les ténèbres.

Et moi, ingénieur en hydrogéologie, surdiplômée, j'ai expérimenté l'analphabétisme, contrainte d'évoluer dans des pays utilisant des alphabets indéchiffrables : l'arabe, le cyrillique, l'amharique... J'ai expérimenté l'inutilité de mon savoir dans des environnements dans lesquels je n'avais jamais vécu.

Belle leçon d'humilité, finalement. Et aujourd'hui, je sais que je pose un regard différent sur les migrants que je croise à Paris.

Mais je continue à me questionner sur le sens profond de tout cela. Qu'est-ce qui m'a tant poussée à parcourir le monde ? Vers quelle quête ? Celle de l'originalité ? De la confrontation avec la différence ? La connaissance intime de moi-même ? La recherche de mon authenticité ?

Tout à coup, un passager me bouscule involontairement, malmené par la vitesse.

Je reprends pied dans la réalité. Mon regard revient à ce livre, béant. A nouveau, les pages s'effeuillent, de nouveaux mots s'échappent : *âme, beauté, grandeur, intimité*.

Et me voilà repartie dans mes pensées.

Ces derniers mois, j'ai avancé sur le chemin d'un autre voyage, cette fois-ci, celui de l'adversité.

J'ai traversé cette année interminable, alitée et isolée. Pas facile d'affronter l'inertie du corps quand on a passé sa vie à parcourir le monde. Mais, je ne me suis pas laissée enfermer dans cet univers rétréci, à l'horizon buttant violemment contre les murs blafards de ma chambre. L'imagination m'a portée, au-delà des murs, au-delà de la réalité, dans des mondes lumineux. Elle m'a transportée sur des chemins encore inexplorés, vers des rencontres improbables mais qui le sont devenues. L'imagination m'a permis de donner au temps une autre épaisseur, une autre couleur. Ça m'a permis de tenir dans mon combat.

Et lors de ces voyages sur le chemin de ma propre intériorité, j'ai découvert de nombreuses richesses que j'ignorais parfois. J'ai appris la patience. Je sais aujourd'hui pleinement accepter ce qui est. Je sais accueillir l'incertitude absolue. J'ai appris à observer l'inobservable, à donner à l'Univers sans rien attendre en retour. Je sais rêver.

Le TGV commence à ralentir, entame sa descente sur la vallée du Rhône et la gare d'Avignon. Au loin, un paysage de carte postale : O cité papale, comme tu es belle, avec tes remparts, ton palais des papes lumineux, ton pont à moitié jeté sur le Rhône, et ce cher mont Ventoux, géant de Provence, qui se détache dans un ciel bleu pur, lavé par le Mistral.

Mes affaires sont prêtes, je commence à refermer tout doucement ce livre aux pages coquines qui libèrent, en ultime rébellion, encore des mots : *sagesse, éclat, sérénité, douceur*.

Mes pensées s'échappent encore.

Je regarde la ville.

Je regarde ma vie.

Quels prochains voyages m'attendent ?

Quelle sagesse intérieure m'apporteront encore ces voyages, réels ou imaginaires ?

Puis-je encore grandir en humanité ?

Le TGV s'arrête, je descends...

J'attends, impassible, son départ pour un adieu sans émotion. Il s'élance lentement d'abord mais prend très vite de la vitesse. Le Mistral me saisit.

Tiens, mais où est-elle ? Elle est descendue du TGV et m'a laissé là, seul, dans cette rame quasi déserte, moi, son compagnon d'infortune ? Et elle ne s'est même pas retournée pour vérifier que j'étais bien descendu avec elle ?

Mais comment peut-elle me faire ça ? Quand j'y pense : ça fait bien trente ans maintenant qu'elle m'entraîne partout dans ses pérégrinations, à travers toute l'Afrique, toutes les cultures, toutes les géographies. Il n'y a pas un seul voyage où je ne l'ai pas accompagnée, collé contre sa peau, enivré du parfum de ses escapades. Je croyais que partager ta folie nous lierait à jamais.

Mais, pendant toutes ces années, comment as-tu pu me faire vivre des choses pareilles ?

Je t'ai suivie jusqu'au fin fond de ces villages, à séjourner dans des maisons sans salle de bain où il fallait aller se laver dehors, derrière un mur, observé par les enfants du village ou aller se soulager au fond du « jardin », en pleine nuit.

En Ethiopie, quand d'autres allaient visiter les maisons troglodytes ou les immenses stèles d'Aksoum et les nécropoles royales de la reine de Saba, nous, nous allions de village en village pour admirer les puits et les latrines. Oui, les latrines, s'il vous plaît.

Je t'ai même suivie jusqu'au bout du monde, là où il n'y a pas d'électricité, pas de réseau, pas de wifi...et même dans ces pays, déchirés par la guerre civile, où nous franchissions les check-points tenus par les milices Ninja, armées jusqu'aux dents et gorgés de fierté de pouvoir asseoir leur pouvoir sur quelques européens, verts de peur – sauf toi, bien sûr.

Mais que n'ai-je enduré pour toi ?

J'ai avalé la poussière rouge des pistes de latérite, j'ai fait chauffer des seaux d'eau au soleil pour pouvoir prendre, le soir venu, une douche rustique, les moustiques alignés sur la corde du rideau de douche, tels des militaires devant un peloton d'exécution, attendant le meilleur moment pour se régaler de mon corps nu.

Et l'alimentation... le piment à chaque repas... Les chenilles grillées, les silures, passe encore. Mais les « pains » de manioc... Inavalable... Et je repense avec émotion à cet évêque, englouti au fin fond de sa forêt équatoriale et qui nous avait ouvert une bouteille de champagne sur son plat de manioc, tellement heureux de chasser sa solitude avec ces voyageurs extravagants et si incongrus.

Oui, je t'ai vraiment suivie partout dans ces aventures.

Toi, tu jubilais.

Moi, je dépérissais.

*Mais comment ai-je pu accepter tout cela ? Comment ai-je pu ?
Fallait-il que je t'aime.*

*Aujourd'hui, dans ce TGV, je t'ai encore longuement observée.
Comme à chaque déplacement, tu t'es rapidement perdue dans tes pensées, tes souvenirs. Et tu te la joues philosophe.
Vraiment ?*

Au premier abord, c'est vrai qu'il se dégage de toi une force d'une puissance apaisante. Mais il y a aussi en toi une forme de fragilité que tu n'oses avouer. Pendant tous ces voyages, j'ai été ton compagnon de toutes les galères, toujours présent dans ces moments d'insondable solitude ou lors de tes sinistres égarements. Je suis aussi le témoin malheureux de tes espoirs étiolés, de tes envies endeuillées, de tes principes effrités...

Mon Dieu, qu'il n'est pas facile de cheminer dans l'ombre de quelqu'un d'aussi solaire, d'aussi lunaire.

*J'espérais partager ta vie, découvrir le monde avec toi, tisser une profonde complicité qui nous aurait uni à jamais.
Mais t'es-tu une fois seulement intéressée à moi ? T'es-tu une fois seulement intéressée à quelqu'un d'autre que toi ?*

*Et combien de fois me suis-je demandé si je devais continuer à tes côtés, dans ton ombre, transparent, inexistant.
Combien de fois me suis-je demandé quand j'aurai le courage de te quitter...*

Et, aujourd'hui, dans cette gare d'Avignon, dans ce TGV, moi, ton sac à dos, ton si fidèle compagnon de voyage et d'aventure, tu m'as oublié ?

Moi qui me suis sacrifié toutes ces années et qui suis usé jusqu'à la trame,

Moi qui ai les poches pleines de poussière et de sable

Moi que tu as tant de fois balancé au fond des 4 x 4

Moi dont les sangles n'étreignent plus tes douces hanches si féminines

Moi... tu m'as oublié ? Là, dans ce TGV ?

Mais comment est-ce possible ?

Alors, vite, que je change mon étiquette de bagage avant qu'on ne me retrouve. Vite, vite, j'écris :

Adresse : Olmeto, près du port de Propriano.

A moi la Corse ! Je rêve d'y aller depuis tant d'années, pour retrouver la terre de mes ancêtres et me reposer à tout jamais.

Et seul, cette fois-ci ! Et enfin, libéré !